

Extrait 1.

*Juillet. Tim Perrinn est en Savoie avec ses parents et sa sœur, Alison. Il s'est déjà rendu à la ferme pour acheter des œufs et il a fait la connaissance de Levent, un vieux Turc qui l'a touché par sa gentillesse. Aussi est-ce avec ce sage vieillard qu'il désire résoudre l'énigme du rêve qu'il a fait pendant le trajet en voiture, le premier jour des vacances.*

Le chien grogne moins fort que lors de sa première visite lorsque Tim arrive dans la cour. Peut-être l'a-t-il reconnu. Les fermiers sont là. M. Cœur a entendu l'aboïement et sort, ravi d'accueillir le « petit vacancier de la ville », dont la propriétaire de la villa lui a parlé, ainsi que M. Jean.

— Je viens rapporter la boîte. Et maman en voudrait encore une douzaine.

— Entre. Ils sont bons, nos œufs, hein ?

Tim salue Mme Cœur, qui arrive à son tour et lui offre un verre de sirop. Le garçon ne cesse d'observer l'horloge géante que Jean lui a montrée l'autre jour. M. Cœur lui explique le fonctionnement de la mécanique au joli balancier de cuivre, pendant que sa femme va fouiller le grand tiroir du confiturier d'où elle extrait douze œufs ocre. Tim paie, remercie et retraverse la cour... Il se retourne pour voir si Jean n'est pas devant sa porte.

Il hésite, revient sur ses pas, et va frapper chez le vieil homme.

— Tim ! dit Jean. Je t'ai entendu parler avec les Cœur. Quand je t'ai vu repartir, j'ai été déçu, tu sais ? Tu as peur de venir chez moi ?

— Oh ! Non !

— Entre, alors.

La partie de la maison où Jean habite depuis des années n'est pas très vaste : une salle de séjour avec un coin cuisine, une chambre et une bibliothèque servant d'atelier et de remise, presque un magasin de brocanteur...

— On dirait que l'orage ne va pas tarder. Je n'aime pas cela : j'ai perdu ma femme à cause de la foudre. Pose tes œufs. La fumée ne te dérange pas ?

— Non, ne vous en faites pas.

— Cette pipe m'a été offerte à la fin de la Seconde Guerre mondiale par un Alsacien que j'avais rencontré dans le train, à la Libération. J'ai été militaire dans l'armée française.

Le vieillard écoute Tim raconter ses premières journées de vacances, le départ de son père, *(qui doit partir bientôt pour le Tibet, dans le cadre de sa profession)* [...]

— J'aimerais bien vous demander quelque chose, dit Tim. Seulement... C'est un peu confus...

— Vas-y...

Il explique tout : le voyage de son père au Tibet, le rêve sur l'autoroute. Jean ne rit pas. Il écoute le garçon et fait chanter le tuyau de sa pipe. Tim remarque que les yeux de son nouvel ami se brouillent.

— J'ai demandé à ma sœur ce qu'elle en pensait. Elle m'a répondu que mon rêve n'avait pas d'importance, parce que souvent cela peut signifier n'importe quoi. Mais depuis que je l'ai eu, je n'arrête pas de penser à ce nom : Tchi-Baoang-Ang.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Pourquoi ça me trotte dans la tête comme ça ?

— Parfait. Répète ce mot, mon garçon, répète-le bien, en prenant ton temps.

— Tchi-Baoang-Ang.

— Par Allah ! Merci, Seigneur ! s'écrie Jean en posant sa pipe sur la toile cirée.

Il se relève, contourne la grande table et vient se mettre à genoux devant Tim. Un éclair embrase la cour et la salle à manger brille soudain, toute blanche de lumière. Le tonnerre gronde jusqu'à faire vibrer les murs.

— Comme dans les films ! s'écrie Tim en riant. Ça tonne au moment où...

— Tim ! coupe Jean en tremblant. Ne plaisante pas ! Mon Dieu !

Il n'a plus envie de rigoler : Jean est là, à genoux, qui serre fort ses mains dans les siennes et pleure comme un enfant. Tim ne sait que dire, que faire. Il reste pétrifié devant le spectacle inattendu de ce vieillard en larmes qui lui caresse les mains et prononce des mots dans une langue qu'il ignore. Les yeux du vieil homme pétillent pourtant et Tim sent que Jean est vraiment, profondément joyeux à cet instant. Des larmes de joie...

Mais il n'y comprend rien. Jean se relève :

— Viens, suis-moi dans l'atelier.

Une fois dans la pièce sombre, Jean prend le garçon aux épaules. Il ne pleure plus, et parle solennellement :

— Ne dis rien, je t'en prie. Réponds-moi seulement en fermant les yeux. Il faut que tu me jures... Ne révèle jamais à personne de ce que tu vas voir, entendre et retenir. Pourras-tu tenir une telle promesse ?

Tim ferme les yeux.

— Ce jour est beau. Tu ne peux pas encore comprendre pourquoi, alors que le tonnerre gronde et que la pluie ruisselle. Nous n'avons que quelques minutes... Écoute ce que je vais te dire, écoute bien, comme jamais tu ne l'as fait. Prêt ?

Le garçon ferme les yeux.

— Je vais ouvrir un tiroir de la bibliothèque. Je vais en sortir...

Jean prend Tim par le bras et le conduit devant le vieux meuble sombre. Tim sent cette main rugueuse et chaude qui lui touche désormais la nuque. Au fond du tiroir, il aperçoit une boîte à gâteaux en métal blanc, qu'il ouvre délicatement. Parmi des montres cassées et des lunettes incomplètes, une longue chaîne composée de fins maillons ovales. Jean la tire d'un doigt, la désigne à Tim et ferme les yeux.

— Je dois te la donner. Elle te revient. Ne me demande pas pourquoi. Je n'ai pas le droit de te le dire. Tu as envie de me poser des questions, c'est normal et je te comprends. Mais je ne peux pas te répondre. Fais-moi confiance. Il ne m'est pas permis de t'expliquer, si ce n'est ce que je vais te confier maintenant.

Tim ferme les yeux. Jean le guide vers la salle de séjour, la chaîne suspendue à l'index.

— Assieds-toi à côté de moi. Es-tu prêt ?

Tim ferme de nouveau les yeux.

— Je te la confie. Tu devras la porter aussi souvent que tu le pourras ! Elle est en argent plaqué d'or. Souviens-toi : je ne suis pas en mesure de tout te dire, cela m'est défendu et j'ai prêté serment. Tu devras suivre tout ce que je te demande de faire, en compagnie de ta sœur, et uniquement ta sœur. Si tu dévoiles ce secret, alors tout sera perdu...

« N'aie crainte. Je ne suis ni sorcier, ni magicien. Je ne suis qu'un intermédiaire et j'attendais cet instant depuis tant d'années... Tchi-Baoang-Ang est le nom d'un lieu où tu dois absolument te rendre cet été avec Alison. Quand vous y serez, tu montreras la chaîne à celui qui te la demandera. J'ignore son nom, mais il sait le mien. Je m'appelle Levent, retiens-le bien ! Quand celui que tu ne connais pas te réclamera la chaîne de Levent, tu n'auras qu'à la lui montrer, sans l'interroger. Il s'occupera alors de toi pour la suite.

« Le voyage que vous allez entreprendre sera long, pénible et parfois dangereux. Ceux qui t'aiment souffriront beaucoup de votre absence. Personne ne pourra vous retrouver, sauf lorsque la mission aura été accomplie. Vous devez vous préparer à découvrir et à entendre les choses les plus incroyables. Mais sachez que vous ne serez jamais abandonnés, malgré les apparences.

« Tes grands yeux me demandent quand et où Alison et toi partirez. Je l'ignore et quand je le saurais, je n'aurais pas la permission de vous le dire. Tu dois trouver, toi seul, l'endroit et le moment. Je sens seulement que tu en es tout proche !

« Maintenant, le seul indice qui me soit permis de divulguer. Écoute encore, et mille fois plus qu'avant. Es-tu prêt ? »

Tim hoche la tête :

— Je ne peux te dire plus que cela et tu devras t'en contenter : rien n'arrive par hasard. Écoute-le et observe-le. Alors tu verras la voie et tu la suivras. Maintenant, tu peux parler, mais seulement pour répéter...

Le garçon redit lentement les mots. Jean-Levent ferme les yeux à son tour en serrant Tim contre lui.

— Quand tu seras de retour, je serai sans doute...

Il hésite.

— Garde le silence et va ! Ce sera grand et merveilleux, Tim.

— Je vais le faire. Je sais que je ne peux plus rien vous... te demander. Mais je sens... Non, je n'ai pas le droit, moi non plus. Adieu.

— J'ai pensé, un instant, que tu ne me croirais pas.

— Si tu connais le mot de mon rêve, alors tu n'es pas un tricheur.

— Voilà la chaîne. Adieu.

— Je ne t'oublierai jamais, Levent. Mais...

Les yeux du garçon plongent encore dans ceux du vieillard.

— Non, Tim, je ne peux pas te répondre. De toute façon, c'est trop... Ne me pose pas la question, je t'en supplie.

Ils se séparent enfin. Tim fait glisser un index sur la chaîne que Levent lui a passée autour du cou. Dans la cour, l'enfant marche près du chien, qui lui lèche les mains. Mme Cœur sort en courant de chez elle.

— Et tes œufs ?

Déjà Levent s'est avancé, un doigt sur les lèvres, pour remettre la boîte à Tim qui le remercie et sourit sans rien ajouter.

Mme Perrinn ne met pas longtemps pour comprendre que Tim ne se sent pas bien. Il ne mange plus avec appétit et semble perpétuellement dans ses rêves. Alison, qu'elle interroge souvent, ne répond rien qui puisse l'aider. Le garçon se rend à la piscine et à la salle de tennis de table, mais comme contraint, sans enthousiasme. Thomas ne pense plus à l'ennuyer. Il a trouvé d'autres souffre-douleur, des petits Parisiens...

Au village, sur les sentiers, partout où il passe, Tim s'embête. Il a révélé à sa sœur ce que Levent lui a permis de dire, sans oublier le moindre détail. Alison a juré en crachant qu'elle ne parlerait à personne.

Un soir, elle monte dans la chambre de son frère.

— Tim, tu devrais retourner chez Levent, afin de lui demander des précisions.

— Je n'en ai pas le droit... et je ne sais pas où il faut aller, ni quand.

Il s'est pourtant rendu au club informatique pour y chercher des infos au sujet de Tchi-Baoang-Ang, mais aucun moteur de recherches ne mentionne ce nom...

— Et si Levent était fou ? lance Alison.

— Si c'était le cas, on ne m'aurait jamais envoyé acheter des œufs chez lui ! Et puis il était si sincèrement ému, il ne peut pas s'être moqué de moi.

Pourtant, il faut trouver la voie sans autre indice que les paroles de Levent : « Tu verras la voie et tu la suivras ». Les enfants réfléchissent : il est nécessaire de prendre le mot au sens propre. Quelque part dans les environs, il y a forcément une route à emprunter et il faut s'y préparer. Levent a précisé que ce serait pour bientôt, et que rien n'arrive au hasard.

Le garçon est découragé :

— J'abandonne !

— Non, ce serait trahir Levent, qu'on le veuille ou non.

—... Tu as raison, je ne peux pas ! D'autant plus que Levent a parlé d'une mission importante pour moi... et pour le monde.

— On fait quoi alors ?

—... Laisse-moi réfléchir encore... Il faut trouver la voie de Tchi-Baoang-Ang, à n'importe quel prix, sinon tous en souffriront !

Qu'à cela ne tienne : Tim et Alison sont désormais déterminés à suivre les recommandations du vieux sage...

Le lendemain, Mme Perrinn constate qu'il est redevenu le garçon enjoué que tout le monde apprécie. Seule Alison connaît les raisons de ce revirement inattendu. Et pourtant, les enfants n'ont aperçu ni entendu le moindre signe pouvant les aider.

Tout en marchant, Tim essaie vainement de « lire » le hasard autour de lui. Il sait que la voie sera ouverte dans le secret le plus absolu, que personne ne peut intervenir pour l'aider, si ce n'est Alison. Elle est aussi désespérée que lui et dix, cent fois dans la journée, elle l'interroge du regard pour lui demander :

— Alors, tu vois quelque chose ?

— Non... pff...

Le soir, Mme Perrinn lit à voix haute la lettre que son mari a envoyée du Tibet. Les enfants écoutent.

— Son séjour se déroule bien, dans une bonne ambiance. Il ne regrette que l'absence de confort, parfois pesante. Les montagnes sont immenses, les gouffres vertigineux et ils ont presque tous le vertige, surtout quand ils posent des pylônes au bord de ces pentes sans fin. Ils dorment parfois sur place, à côté du chantier, dans des bergeries d'altitude. Un vieux montagnard leur a expliqué que la voie de la sagesse commence toujours dans les lieux les plus simples. Il leur a même rappelé que notre Christ est né sur la paille et a terminé avec humour : la paille de la pauvreté est la meilleure voie. La longue lettre s'achève par des vœux de bonnes vacances et mille baisers du Tibet.

Tim et Alison ont sursauté au même instant, quand Mme Perrinn a lu le passage au sujet du Tibet.

Les enfants débarrassent la table à toute vitesse, donnent un coup de balai comme des lutins pressés :

— Maman, on peut sortir ?

Mme Perrinn se réjouit de les voir si énergiques et serviables :

— Jusqu'à dix heures, je vous fais confiance, n'en abusez pas !

Ils suivent le chemin du haut, celui qui conduit aux premiers alpages. Ils ont emporté leur lampe de poche, un couteau suisse multifonctions, du papier et un crayon. Ils montent lentement, sans parler.

Une demi-heure plus tard, alors qu'ils aperçoivent le clocher du village dans la brume, Tim propose de faire le point :

— La lettre de papa, le voilà, notre signe ! Le signe ! Rien n'arrive au hasard, tu te rappelles ? Papa nous ouvre la voie sans s'en douter. Quoique je me demande s'il ne sait pas quelque chose...

— Il faut avancer, trouver des indices.

— On a la paille, la bergerie et la pauvreté. Sans compter que le Tibet et la Savoie se ressemblent, malgré la différence d'altitude. Et comme il faut bien commencer quelque part, allons visiter la bergerie abandonnée où nous avons joué récemment. La chance sera peut-être au rendez-vous.

Toussant, couverts de poussière, les yeux mouillés de larmes, ils fouillent l'endroit un bon quart d'heure, en vain. Ils inspectent le sol de terre battue, remuent les restes de litières, observent les murs de pierres noircies, et ne trouvent rien, ni entrée secrète, ni passage.

Dès qu'ils rentrent à la villa, Mme Perrinn les envoie illico sous la douche pendant qu'elle jette leur linge près de la machine à laver en pestant.

— Vraiment ! Aller jouer dans une bergerie abandonnée où vous auriez pu vous blesser ! Vous voulez faire les explorateurs ! Et vous rentrez comme des charbonniers ! Je confisque les lampes de poche.

— Maman !

— Ne discute pas ! Passe sous la douche à ton tour. Alison, file te coucher ! Interdiction de veiller à la fenêtre, ce soir !

Plus tard, au creux de son lit, Tim s'endort enfin. Il pense que sa sœur aura eu la même idée que lui : dès demain, ils inspecteront toutes les bergeries abandonnées de la commune... en maillot de bain et en prenant soin de se rincer les cheveux au lavoir du haut avant de rentrer à la maison.

Le jour suivant, ils préviennent les moniteurs des différentes activités : ils préfèrent sortir en montagne, car le temps est très agréable. Au fond, ils ne mentent pas vraiment... Ils ne regrettent qu'une chose : ne plus disposer de leur lampe de poche !

Tim a emporté son couteau suisse, qui pourra lui être très utile. Alison porte dans son petit sac à dos du pain avec d'autres provisions et de quoi boire.

Dans celui de Tim, un rouleau de ficelle, une boîte d'allumettes, un cahier de brouillon, des crayons, un appareil photo, les maillots de bain, deux serviettes et des morceaux de ferraille trouvés près d'une ferme, improbables outils enveloppés dans du papier journal. Le tout préparé à l'insu de Mme Perrinn.

Il s'est procuré une carte de la commune, à la mairie, sur laquelle figurent les points de repère essentiels pour les promeneurs, dont les bergeries ! Il a tracé l'itinéraire le plus logique afin de ne pas avoir à repasser aux mêmes endroits.

À chaque fois qu'ils s'approchent d'une bergerie, ils cherchent un coin à l'abri des regards où ils peuvent se changer et dissimuler leurs vêtements. Ensuite, ils entrent dans la cabane, souvent sans difficulté car les portes sont presque toujours cassées, quand elles ne manquent pas.

Ils en ressortent couverts de brins de paille, de foin, mais surtout d'une fine couche de poussière collante dont il faut se débarrasser avant de se rhabiller.

Tim se désole :

— Cinq cabanes, et rien ! Elles étaient pleines de paille et Jésus aurait pu y naître ! Bon, il nous reste quatre bergeries, on s'y intéressera dans l'après-midi.

Pour l'heure, il y en a une à deux kilomètres seulement. Ils décident de s'y rendre.

Le frère et la sœur ont eu un peu de mal à ouvrir la porte. Ils inspectent lentement la cabane, chacun de son côté. Tout y passe, du sol au plafond. La chaleur devient lourde, étouffante.

Après dix minutes de recherches infructueuses, ils rangent les outils et ressortent sans dire un mot, déçus, fatigués. Tim retient Alison par une épaule :

— Les vêtements ! Ils étaient cachés derrière le rocher, et j'avais laissé dépasser un bout de torchon pour se repérer. Il n'y est plus !

Il se précipite vers l'endroit avec sa sœur pour constater que tous les vêtements ont disparu ! Alison est au bord des larmes :

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? Maman va nous massacrer !

— On dira qu'on est allés se baigner dans le torrent et qu'on nous a fauché nos fringues. Il n'y a que la première partie qui soit fausse, ça devrait marcher.

— Mais il faudra rentrer avec les outils et traverser le village en tenue de bain...

Elle n'a pas le temps de poursuivre : Thomas apparaît soudain entre deux buissons.

— Je te propose un marché, Tim : ton couteau suisse, et je te dirai où j'ai caché les vêtements.

— Pas question ! Rends-nous nos fringues !

Thomas se moque de plus belle, riant de voir les deux enfants en maillot de bain. Le temps presse pourtant...

— Tim, murmure Alison à l'oreille de son frère, nous n'avons pas le choix.

Dépité, mâchoires serrées, il lance son couteau à l'adolescent, qui l'attrape en ricanant.

— Par là, lui indique-t-il, tu marches cinquante pas. Ciao, les mômes !

Ils retrouvent enfin leurs habits à la base d'une meule de foin, un peu plus haut. Silencieux, amers, ils redescendent à grands pas en direction du village.

Ils se ruent à l'abreuvoir où, à toute vitesse, ils se lavent et se changent, en rageant : il est treize heures trente. Mme Perrinn leur avait dit « midi, au plus tard »...

Deux jours sans sortie, sans activités autres que la lecture, c'est bien long ! Et ce qui les tourmente encore plus, c'est qu'ils ne peuvent poursuivre leurs recherches. Et le séjour prend fin dans une semaine...

Mme Perrinn en veut beaucoup à Tim. Elle a vaguement compris qu'il avait entraîné Alison dans un jeu stupide. Elle aimerait en savoir davantage, mais les enfants insistent : ils n'ont pas le droit de parler.

— Si c'est comme ça, les vacances en Savoie sont terminées et il faut faire les bagages, annonce-t-elle.

À l'étage, Alison éclate en sanglots et Tim n'est guère plus brillant.

— Tout est perdu, l'aventure se termine, regrette-t-il.

— Attends, j'ai un plan ! Allons au salon !

Leur mère repasse du linge, le visage sans expression, comme perdue dans ses pensées...

— Maman, on va tout te dire : il s'agit d'une de chasse au trésor. Il doit se trouver au fond d'une vieille bergerie... ce qui explique nos explorations. Le secret faisant partie du jeu, nous avons prêté serment, et nous ne pouvons donc pas le trahir.

— C'est bien curieux, votre histoire... Bon, je reviens sur ma décision : nous restons là, à condition que vous abandonniez cette stupide course au trésor, et que vous participiez aux activités pour lesquelles vous êtes inscrits.

Tim paraît bien embarrassé, mais intérieurement, il jubile : sa sœur s'est bien débrouillée. Il se demande quand même pourquoi sa mère a si facilement changé d'avis...

Le jour suivant, ils se rendent comme prévu à leurs activités, Tim à la piscine pendant que sa sœur termine une poterie. Heureusement, l'après-midi, un battement de trois bonnes heures permettra... une formidable désobéissance ! Dans le sac de Tim, il n'y a pas que des effets de bain : on y trouve aussi quelques outils bien inutiles autour d'un bassin...

Le frère et la sœur sont sortis presque en même temps. Lui de la piscine, elle de l'atelier. Ils se retrouvent sur la place du village.

— J'ai terminé deuxième en nage libre sur cinquante mètres ! annonce Tim

— Bravo, et moi j'ai fini ma poterie, cet horrible vase...

Qu'elle va jeter à la poubelle !

Ils ont embrassé tendrement leur mère. Comme sa sœur, il a pensé à ses parents avec tristesse. Il n'y a pas une minute à perdre : « Si on ne trouve pas la voie aujourd'hui, c'est fichu : à

partir de demain, on a tous les deux un emploi du temps serré. Et on repart à la maison dans quatre jours ! »

Après quelques minutes de marche, les enfants consultent la carte. Tim relit à voix haute les noms des lieux où une bergerie est indiquée :

— Le Praz, les Sonnailles, Quatre-Vents et La Via. Il faut choisir. Pas le droit à l'erreur !

Alison se mord les lèvres avec tristesse. Soudain, Tim s'écrit, triomphant :

— J'ai trouvé ! La Via ! En latin, j'en ai fait un trimestre, ça veut dire... la voie ! Comment n'y ai-je pas pensé avant ! C'est à... oui, une heure de marche. On y va !

— Tu es un génie !

Un chemin un peu plus large que les autres, qui grimpe fort. Au bout, une autre route, en face d'une bergerie qui se trouve au milieu d'un pré dont le foin n'a pas encore été fauché. Les deux voies forment un T biscornu. Le chemin rencontré là-haut est partiellement couvert de pierres plates.

Ils ont posé leur sac au bord du sentier empierré. Maintenant, il s'agit de marcher avec précaution. Les traces de pas peuvent se voir. Il faut qu'Alison suive celles de son frère pour faire croire qu'une seule personne est venue là. Les enfants vont, reviennent et repartent enfin à reculons, prenant soin de mettre les pieds aux bons endroits.

La serrure ne résiste pas longtemps aux coups de Tim. Ils entrent.

C'est grand et haut de plafond. Le fond de la bergerie est à flanc de montagne. D'énormes blocs de pierre surplombent la pièce. On dirait que le mur rocailleux va s'effondrer d'un instant à l'autre.

Tim jette son sac à terre. Alison fouille le sien pour en sortir un racloir en fer dont elle se sert pour remuer la paille des mangeoires de bois gris à moitié rongées d'humidité. Son frère inspecte le sol et gratte entre les dalles noires. Puis il passe aux murs, où il opère de même.

Une demi-heure plus tard, les deux enfants se laissent tomber sur le sol, épuisés,

— Tout est perdu, nous n'avons plus qu'à redescendre au village, Alison.

— Hé, nous n'avons pas fouillé derrière les mangeoires ! Il faudrait les démonter.

— C'est trop difficile.

— Et avec cette barre à mine ?

— OK...

Il sue à grosses gouttes, torse nu, maniant péniblement l'ustensile d'acier pour démolir les mangeoires. Certaines résistent trop bien, hélas ! Tim les frappe en pleurant de rage avant de laisser tomber la grosse barre qui roule sur le dallage saupoudré de débris minuscules.

Il abandonne. Alison récupère un démonte-pneu trouvé dans les décombres, et entreprend de gratter les interstices entre les pierres de la base du mur, sous les rochers qui l'effraient depuis qu'elle est entrée. On entend un étrange craquement, là-haut. Tim se relève brusquement.

— Ça va dégringoler ! On s'en va !

— Non, non ! Prends les sacs, n'oublie rien : cette pierre, là, elle bouge !

— Quoi ? Mais oui, tu as raison !

Il ignore le danger et se rue vers sa sœur qui est en train de glisser sa petite barre sous la pierre effectivement mobile. Il s'empare de l'outil à son tour. Le fragment de roche tombe lourdement derrière le mur. Ils l'entendent rebondir.

— Vite ! crie Tim. Lance les sacs dans le trou. Je passe devant !

Alison les jette rapidement. Il court dans la salle où la poussière vole encore. Le plafond craque, le bruit est puissant. Il lance une jambe au centre du trou puis disparaît avant de montrer son visage et ses cheveux souillés de terre sèche. Il aide sa sœur à grimper vers lui, la tirant par les bras.

Les enfants se retrouvent dans le noir et n'osent plus bouger quand ils entendent une formidable détonation : le plafond de la bergerie et le mur du fond s'écroulent simultanément.

Le sol frémit. Les énormes rochers qui roulent derrière hurlent aussi comme des bêtes malades. Alison se serre contre son frère. Le silence revient. Tim est surpris, car il respire encore et il sent le souffle saccadé de sa sœur sur son cou.

— Alison, ça va ?

— Oui, et toi ?

— Ça va. On se relève doucement. Il peut y avoir un trou... Doucement... Tiens-moi bien la main, ne bouge pas, ne marche pas !

Ils sont debout, l'un contre l'autre, dans le silence rompu seulement par les timides chutes des dernières pierres. Tim fouille ses poches et se félicite d'avoir gardé ses allumettes. Il en craque une, pour voir les sacs, à quelques pas... et aucun trou. Une deuxième, pour rejoindre les bagages... Une troisième, pour évaluer les dimensions de la grotte, immense... Une quatrième pour avoir la confirmation : c'est trop grand.

Heureusement, il reste une trentaine d'allumettes.

— On est enfermés, dit-il, mais on a trouvé la voie !

— Dans une grotte où on ne distingue pas une seule issue !

— Attends ! Reste là. Je fais le tour. Toutes les dix secondes, je t'appelle et tu réponds, OK ?

— Oui. Va doucement ! J'ai froid...

— J'y vais. Surtout, ne bouge pas.

Il marche, le dos voûté, et atteint une paroi rocheuse. Il appelle, elle répond. Les voix semblent s'éloigner.

— Tim, s'il y a une sortie, ceux qui l'ont installée l'ont sans doute prévu en face du premier trou. Il n'y a aucune raison valable pour tromper les visiteurs à moment.

Il revient à tâtons afin d'économiser les allumettes. Avec sa sœur, il inspecte le mur, juste en face du trou. Ils se cognent l'un contre l'autre en riant. Enfin debout devant la paroi bien sèche, ils remarquent une pierre qui dépasse sans raison logique, le mur étant formé d'un seul bloc. Tim la frappe pendant qu'elle tient une allumette enflammée. Il termine à l'aveuglette et cogne de nouveau au même endroit. Mais rien ne se passe.

Ils recommencent patiemment... et il ne reste que quatre allumettes. Soudain ils se serrent fortement l'un contre l'autre : de nouveau, le sol se met à vibrer. Un bruit très bref et violent couvre leurs cris. Puis le silence revient, effrayant.

— Tim, gémit Alison, allume, je n'en peux plus.

— Il ne nous reste que quatre allumettes.

— Je t'en supplie ! Il faut qu'on sache ce qui est arrivé !

Crac ! Juste un peu de lumière pour voir qu'une ouverture s'est faite sous la pierre que Tim avait frappée. Un gros bloc de roche, plat et lisse, s'est effondré, permettant un nouveau passage. Redoutant un subit effondrement, Tim et Alison s'y précipitent. Derrière eux, où ils ont malheureusement laissé leur sac pendant la ruée, ils entendent un glissement semblable à celui que produirait une énorme pierre traînée sur le sol.

Tim gratte une autre allumette, qu'il garde entre deux doigts jusqu'à se brûler. L'ouverture par laquelle ils viennent de passer se referme lentement. Cette fois, Tim et Alison se sentent vraiment prisonniers. Et il ne leur reste que trois allumettes...

Le sol vibre encore. La grosse pierre a définitivement cessé de descendre. D'autres bruits énigmatiques, comme une coulée de boue, un torrent surnaturel, inconnu. Tim se décide à donner de la lumière. Il a aperçu une sorte de plaque métallique, à quelques pas. Il a eu aussi le temps d'observer le sol : aucune trappe, aucun trou.

— Il ne reste que deux allumettes. On va se diriger vers la plaque. Il doit y avoir quelque chose à lire. Et il faut bien qu'on se décide !

— Si on appelait ?

— Appeler qui ? Avec le bruit qu'il y a eu, si quelqu'un nous avait entendu, on le saurait déjà ! Suis-moi.

Une allumette suffit : de leurs yeux grands ouverts, ils regardent la plaque mystérieuse où ils espèrent obtenir une réponse.

Un dessin : grossièrement tracé au pinceau, une flèche, un coffret. L'allumette s'éteint. Alison crie. Il la rassure : il doit trouver la boîte, où il y aura certainement tout ce qu'il faut pour continuer.

— Tim... Je veux rentrer à la maison !

— Avant, nous avons besoin de mettre la trouver. Fais comme moi : marche à quatre pattes et cherche-la.

— La boîte !

— Quoi ?

— J'ai un pied posé dessus. Tu peux allumer, s'il te plaît ?

Ils ont facilement ouvert le couvercle, dépourvu de serrure. À l'intérieur, un carnet à spirales aux feuilles de métal clair sur lesquelles sont gravées des instructions, dessins simplifiés et faciles à interpréter. Il va falloir faire vite : plus qu'un essai !

Alison rit brusquement : il y a aussi une bougie, dans la boîte ! Une allumette suffira bien ! Tim touche les feuilles :

— En papier, elles pourraient. Tandis qu'en métal, elles peuvent rester là pendant des siècles. C'est de l'aluminium, ou de l'étain, et ça ne rouille pas. Bon, écoute bien, Alison : je décrypte les dessins et j'annonce les instructions à mesure, d'accord ? D'ailleurs ce n'est pas dur à comprendre :

Première feuille : aller tout droit sur trente pas.

Deuxième : une porte où il faut se rendre... et un levier à abaisser.

Troisième : interdit et dangereux de passer avec des armes, des animaux, ni de quoi allumer un feu.

Quatrième : le voyage dure... trente heures. Il se fera sur un chariot.

Cinquième : une malle, à l'arrière du chariot... OK... L'ouvrir... C'est ça. Allez, on y va ! J'espère qu'ils ont mis du linge et de quoi manger !

— Qui ça, ils ?

— Je ne sais pas. Allons-y.

Ils parviennent à la porte indiquée dans le carnet, une lourde plaque de métal gris vert sertie de nombreux rivets. Et un levier à proximité. Alison tient la main de son frère. Clac ! Et la porte se lève et glisse lentement... Un courant d'air souffle la flamme de la bougie.

Ils cherchent le chariot, dans le noir. Puis la malle, qu'ils ouvrent à tâtons. Soudain, ils sont surpris par la lumière qui jaillit du sommet d'un couloir voûté et étroit où, tous les cinq ou six mètres, une lampe ronde s'allume et leur permet d'y voir.

Au sol, des rails. Un wagonnet métallique avec banquettes, levier central et, à l'arrière, la malle ! Ils l'ouvrent en vitesse.

Ils se réjouissent : il y a du linge, une couverture et trois boîtes de survie, des sortes de rations militaires ! Des outils ! Enfin un autre carnet en métal.

— On a gagné, Alison ! s'écrie Tim en embrassant sa sœur.

À cet instant, il comprend que commence la grande aventure à laquelle il songeait sans trop y croire...

Pendant qu'il enfle une chemise et un pull trop larges pour lui, Alison déplie la couverture, dont elle se couvre les épaules. Tim consulte le carnet, le voyage peut commencer.

Les plaques indiquent qu'il faut absolument respecter les instructions, notamment pour la conduite du chariot, qui roulera sans moteur grâce à la pente. L'unique levier de bronze permet de freiner en cas de besoin.

Alison partage les rations de survie. Ce n'est pas fameux, mais les voyageurs s'en contentent avec joie. Une fois rassasiés, le frère et la sœur s'installent sur la machine dont la banquette peut accueillir trois personnes. Ils observent le plafond, ses lampes en demi boules, le tunnel étroit qui semble fuir à l'infini.

Broum ! Ils sursautent : la porte s'est refermée derrière eux. Cette fois, on ne peut plus qu'avancer... Tim lâche le levier, le wagonnet s'ébranle.

« Tac, tac... tac, tac... tac, tac... » Tous les dix à douze mètres, les jointures de rails...

Alison dort, la tête légèrement appuyée contre l'épaule gauche de son frère. Tim a plusieurs fois arrêté le chariot pour effectuer des calculs. Quand sa sœur se réveille, il lui explique ce qu'il a découvert :

— Le wagonnet se déplace à environ cinquante kilomètres heure... donc le trajet doit faire plus de deux mille kilomètres ! Je pense que l'arrivée est très profonde.

— Au centre de la Terre ???

— Non, c'est plus loin, et puis le chariot y fondrait !

Elle le remplace aux commandes après avoir bien écouté ses instructions, et il peut se reposer à son tour.

Le wagonnet est à l'arrêt. Le levier vert sombre attaché par une ficelle à l'avant du véhicule, freins bien serrés. Ils dorment, couchés l'un contre l'autre sur la banquette, enroulés dans leur couverture.

De temps en temps, Tim se réveille. Bien au chaud, il écoute attentivement... Il ne perçoit que le très léger grésillement des lampes dont la lumière baisse légèrement en intensité. Puis il se rendort.

Plus tard, il reprend les commandes. Le voyage lui semble parfois absurde, ronde incessante dans un boyau cimenté où chaque mètre ressemble au précédent.

Les yeux mi-clos, il tient le levier et n'a plus le courage de retenir sa tête, qui dodeline de plus en plus. À l'arrière, Alison prépare les rations de survie qui vont bientôt se faire rares. Mais elle remarque le défilement des traverses, beaucoup trop rapide. Le wagonnet s'emballe ! Elle a le temps de voir son frère complètement endormi, la tête renversée contre le dossier de la banquette, qu'elle enjambe en criant.

— Tim ! Tim ! Il faut freiner ! On va se tuer !

Il se réveille en sursaut et pousse le levier, le maintenant fermement jusqu'à l'arrêt complet de la machine. Il croyait s'être assez reposé !... Il passe le relais à sa sœur, avant de s'emmitoufler dans la couverture qui sent la terre.

Il dort, maintenant. Et rêve...

— Tim, lui dit Levent de sa voix grave et chaude, occupe-toi bien de ta sœur. Vous allez arriver dans un monde inconnu. Ce sera tellement grand, tellement différent de tout ce que tu peux imaginer que tu auras du mal à tout accepter. Sois courageux. Qu'Allah soit avec toi ! Barak'Allah ouffik !

Le garçon aux grands cheveux noirs et aux yeux noisette reprend son tour pendant que sa sœur dort.

— Maman, papa, je vous aime ! Mon Dieu, où allons-nous ? Je me suis trompé : le voyage dure quarante-huit heures. Ça fait bien plus de deux mille kilomètres. Et nous roulons déjà depuis trente heures !